

ANDREAS CALVOS : VIRTUOSITÉ PICTURALE POÉTIQUE ET SENTIMENT NATIONAL

Raphaël DUFOUR

*Université de Genève (Master en Lettres)
Helleniste. Journaliste*

L'article de Raphaël Dufour est une sorte de pont tendu entre la littérature grecque du VI^{ème} siècle avant JC et celle du XVII^{ème} siècle après JC. Son exposé de l'œuvre, peu connue, du poète Andreas Calvos lui permet d'illustrer une réflexion du poète élégiaque du VI^{ème} siècle avant JC, Simonidès de Céos – NDLR.

À la mémoire de ma mère

Le poète grec Simonide de Céos (VI^{ème}-V^{ème} siècle av. J.-C.) a écrit : « La peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture parlante. »

Cette double définition et ce rapprochement entre ces deux arts semblent s'appliquer parfaitement à l'œuvre d'Andreas Calvos, poète grec né en 1792 sur l'île de Zante (alors qu'elle est encore une possession des Vénitiens), auteur d'une œuvre en grec limitée mais dense, où il déploie une maestria particulière dans l'art d'évoquer. Simonide nous dit que la poésie c'est de la peinture. Or rien de plus pictural que l'œuvre de Calvos – à mon sens. L'année prochaine sera fêté l'anniversaire des 150 ans de sa mort. Son œuvre est un peu méconnue. Je me propose ici d'en présenter les aspects principaux afin notamment de la faire découvrir à ceux qui ne la connaîtraient pas, et de livrer quelle est la perception que j'ai de cette œuvre.

CALVOS ET LE COMBAT NATIONAL

Calvos composa vingt odes célébrant le combat de ses compatriotes pour l'Indépendance. Rappelons que, à la fin du XVIII^{ème} siècle, les îles ioniennes – Corfou, Zante (Zakynthos en grec), Céphalonie, Ithaque, Leucade – sont un foyer de partisans de la cause de l'indépendance grecque. Ses poèmes apparaissent comme une « histoire poétisée » de la guerre de libération nationale commencée en 1821. Ses odes sont de

petits tableaux (ou des gravures pourrait-on dire aussi). Dans chaque poème, Calvos évoque et décrit – ou peint, plutôt – un épisode ou un aspect de la guerre d'indépendance grecque. On pense à Delacroix (les massacres de Scio, la Grèce sur les ruines de Missolonghi etc.)¹. La succession de scènes ou de petites fresques offerte au lecteur évoque les métopes de la frise Nord du Parthénon représentant différents épisodes de la prise de Troie. Calvos, en plus d'être un peintre, ne serait-il pas aussi une sorte de sculpteur ? Citons, pour illustrer cette inventivité remarquable dont je parle un peu plus haut, quelques strophes du poème « Ta Iphaisteia » (« Les brûlots ») (1826), consacré à l'épisode (novembre 1822) où l'amiral Konstantinos Canaris et ses bateaux incendiaires (peints aux couleurs des Ottomans pour tromper ces derniers) mettent en fuite une armada turque, près de l'île de Psara:

*Je vois tracés profondément sur
le sable des pas vivants d'hommes
et d'enfants ; mais où sont les en-
fants et les hommes ?*

(...)

*Je n'entends que le souffle du
vent qui, passant à travers les mâts
et les cordages, siffle avec violence
(trad. G. Zoras)*

Calvos fait vivre de façon si concrète cette scène de bataille navale ! C'est saisissant. L'idée d'évoquer le vent qui siffle sur le pont des bateaux relève d'un talent évocatoire exceptionnel. Et décrire l'absence par les pas dans sur le sable est remarquable. Seul un grand poète peut réussir à rendre une scène aussi « éloquente », aussi vivante, à transporter ses lecteurs dans ce qu'il dépeint, par les moyens descriptifs qu'il utilise, et son inventivité. Il y a quelque chose de la « sorcellerie évocatoire » que pratiquait Baudelaire. En lisant cette ode, on entend le grincement des planches du tillac, le vent, la mer, on sent le froid de novembre nous envelopper. Chez Calvos, le haut degré en qualité de ce qu'il suggère semble incontestable. Le secret de ce pouvoir tient bien sûr d'abord au talent créatif, mais aussi à une grande simplicité dans les images et dans la narration et à une expression condensée.

¹ Les massacres de Chios et l'épisode de Botzaris attaquant un camp ottoman à l'aube se trouvent mentionnés par Calvos dans ses odes et ont été également peints par Delacroix.

Dans la même veine, il faut citer aussi ces extraits de « *Eis Souli* » (« *Sur Souli* ») :

*« Les Palikares méprisent la vie
longue et obscure ; ils veulent un
nom immortel et un tombeau glo-
rieux, au lieu de la couche oisive
de la volupté ! »*

*Ainsi chantaient les Palikares :
les antres répondaient au bruit
simultané de leurs armes intré-
pides... Ah! je n'entends plus
que le vent qui se mêle au bruit sourd
des torrents !*

(...)

*– Je reconnais ta voix, conduis-
moi. – Les rochers fuient mainte-
nant sous nos pas précipités, der-
rière nous s'enfuient les arbres et
les monts².*

CALVOS ET SES FIGURES HÉROÏQUES

Dans ses poèmes, Calvos évoque des épisodes ou des aspects de la guerre d'indépendance grecque de façon générale, mais il veut aussi célébrer les protagonistes de cette guerre et leurs hauts faits, même s'il ne s'attarde pas sur une foule de personnages qu'il aurait pu mentionner. Il consacre un poème à Byron, un autre à Markos Botzaris ; nous avons cité plus haut l'ode chantant les exploits de Canaris. Il y a aussi et surtout des protagonistes abstraits : la Gloire, la Vertu, la Discorde, la Traîtrise, la Liberté, la Mort, la Victoire. Calvos ne s'exclut pas de ses Odes, au contraire. Il parle très souvent à la première personne du singulier. Parfois il se transporte dans la scène décrite et semble la vivre – en même temps qu'il nous la fait vivre, nous plongeant au cœur de l'action (dans « *Les brûlots* » notamment, et dans « *Sur Souli* » ; on constate ce procédé dans les passages de ces deux poèmes que j'ai cités plus haut ; la poésie de Calvos annonce ici presque le cinéma). Dans ses vers,

² Traduction G. Zoras.

Calvos livre des sentiments personnels. Il s'épanche parfois ; mais peu, et sa mélancolie perle alors : il consacre un poème à la mort de sa mère (« Eis Thanaton », « Sur la mort »), dans lequel il souligne les tourments que comporte l'existence. Dans cette ode, selon la logique du poète, la vie n'étant qu'une suite de ballottements pénibles, la mort apparaît comme un bienfait ; en arguant de l'idée que la vie est pénible et la mort une délivrance, Calvos veut exhorter au sacrifice pour la patrie ; mourir et le faire pour la patrie, c'est un double bienfait. Et dans « Ai Euxai » (« Les Vœux »), il se présente comme serein devant l'heure du trépas. La morale qui se dégage des odes de Calvos est essentiellement stoïcienne.

Calvos veut, semble-t-il, une poésie de la confrontation (Héraclite disait que l'harmonie naît de la confrontation) : confrontation entre antiquité et modernité, entre sobriété et solennité (comme nous allons le voir), mais avant tout entre lyrisme et épopée. Il invite aussi Pindare et Homère, deux chantres des exploits humains, à se confronter dans ses vers.

CALVOS ET SES SOURCES ANTIQUES

Calvos s'inspire à la fois d'Homère et de Pindare. En ce qui concerne la forme, il prend d'Homère certaines tournures comme la « comparaison homérique » et certaines expressions (par exemple : « le dos de la mer »). La volonté de Calvos de d'introduire dans ses strophes la poésie homérique lui vient aussi sans doute, du fait que l'auteur de l'Illiade est le grand célébateur de la guerre et de l'héroïsme. Les hauts faits des combattants est une valeur primordiale dans la Grèce antique (qu'on pense à Xénophon qui écrit que la mort pour la patrie est la plus belle des fins – « to kalliston telos »³). Calvos, qui cherche à rattacher la Grèce « moderne » qu'il espère voir éclore, à la Grèce antique a mis en valeur cet aspect « poète de la guerre » d'Homère, dans un schéma suggéré où les exploits d'Ypsilanti, de Canaris et de Botzaris sont mis en parallèle avec ceux d'Achille, d'Agamemnon et de Diomède. Aussi ses poèmes sont-ils écrits dans une langue qui allie le grec ancien, écrit et savant d'une part au grec parlé, contemporain d'autre part.

³ Sur le thème de la mort pour la patrie voir chez Calvos, entre autres, l'Ode sur le bataillon sacré d'Ypsilanti, et surtout la toute dernière Ode, « L'autel de la patrie » où le poète appelle à mourir pour la patrie.

Quant à Pindare, Calvos s'en inspire autant qu'il s'inspire d'Homère. Calvos a pris comme modèle formel pour ses Odes, les Odes de Pindare. Il s'est inspiré du grand poète béotien en simplifiant, en ne gardant que le motif de la strophe, qu'il répète. Mais le néo-helléniste Samuel Baud-Bovy n'est pas tout à fait d'accord avec cette thèse. Selon lui, la ressemblance entre Pindare et Calvos dépasse la simple reprise du motif de la strophe, puisque tous deux partagent la même conception du poète : celle qui consiste à célébrer les exploits des héros, sans s'attarder sur leur identité, sans les décrire. Il faut chanter les faits d'armes et célébrer la vertu, le courage, la gloire, l'abnégation mais sans raconter d'anecdotes. Cependant, Calvos, en véritable peintre comme nous le précisons plus haut, s'applique à faire référence clairement à tel ou tel épisode, parce qu'il veut que l'on puisse se représenter, dans les odes où sont citées des figures de l'insurrection, les scènes d'actes de bravoure.

Il y a surtout chez Calvos une grande sobriété qui donne à la fois, de l'élégance à l'œuvre et davantage de force au propos. La profusion et la grandiloquence n'étaient pas envisageables pour ce poète. Original certes, un peu hermétique parfois, écrivant dans une forme métrique recherchée, Calvos laisse avec ses Odes une œuvre empreinte de classicisme et d'une grande linéarité ; ses vers et ses strophes avec leur cadence strictement ordonnée sont comme les pas réguliers d'une armée de combattants marchant en direction du champ de bataille.

L'élévation du propos, le ton, la retenue sont des éléments qui donnent à penser que Calvos concevait ses Odes comme un ex-voto, une offrande aux dieux en échange de la Victoire. Mais aussi, il voit les mots comme des armes, il le dit dans l'ode « Eis Mousas » (« Sur les Muses »). Des armes pour toucher l'opinion publique internationale, pour renforcer encore davantage le mouvement philhellénique, et plus généralement pour promouvoir les idées libérales – Rhigas Feraios, un intellectuel grec de la génération précédant celle de Calvos et dont l'œuvre préfigure celle de Calvos, était mort pour ces idées, que pourfendaient par tous les moyens possibles les Autrichiens et bien sûr les Ottomans. La poésie de Calvos est radicalement militante.

Il y a donc de la ferveur. Mais avec un grand dépouillement dans la forme. Cet aspect épuré, ce dénuement qu'on trouve chez Calvos (qui se trouve par ailleurs en correspondance aussi avec son style de vie, modeste et relativement solitaire) sont totalement grecs. Ils évoquent

le style sobre qui caractérise une grande partie de l'univers hellénique d'aujourd'hui, comme celui du XIX^{ème} siècle, où une nation est sortie des ténèbres de l'occupation étrangère par le combat des *klephtes*⁴, voleurs-patriotes, vivant de peu et couchant dans des grottes « avec pour oreiller leur bras, pour matelas leur sabre et serrant leur fusil comme on serre une fille », comme dit une chanson *klephtique*. Ces *klephtes* ont combattu les Ottomans dans les bois et les montagnes, ce sont eux l'âme de la Révolution de 1821 (même si l'indépendance de la Grèce obtenue finalement en 1830 n'est pas à attribuer exclusivement à la lutte de cette portion du monde hellénique ; il y avait aussi les marins d'Hydra et de Psara, les hétairistes, des personnages de la haute-bourgeoisie, le comte Capodistrias, et l'aide de la France, de l'Angleterre et de la Russie, l'aide individuelle de Byron ou de Thomas Gordon etc.). Calvos est pleinement grec dans le sens des caractéristiques usuelles rattachées à ce peuple, non seulement par sa sobriété, mais aussi par son engagement civique ; par le fait que les seuls vers que ce poète ait écrits en grec, il les a consacrés exclusivement à la célébration de l'héroïsme civique. Peuple de la chose publique, le peuple grec l'a été au plus haut point, l'est resté et le restera (avant-hier sous Périclès, hier sous les empereurs byzantins et aujourd'hui sous les Caramanlis, Papandreou et autres Tsipras).

CALVOS ET SON STYLE

Calvos n'aimait pas le vers populaire utilisé très fréquemment dans la littérature grecque moderne dès le X^{ème} siècle, le vers « politique » – un vers iambique de quinze syllabes – « le plus parfait des vers grecs » (S. Baud-Bovy). Jugeant que ce vers ne convenait pas à sa création poétique, il le rejette. Il se construit une strophe spécifique, personnelle, mélange de métrique antique et de versification italienne. En outre, il refuse la rime, qu'il juge barbare. Il y a certes chez Calvos des excentricités dont notamment le mélange entre langue antique ou savante et langue moderne. Mais l'étrangeté dont la dose est élevée est parfaitement rééquilibrée par une dose équivalente de régularité. Une régularité présente entre autres dans son style toujours solennel (bien que sobre), et dans le caractère invariable, dans toutes les Odes, de la structure des strophes : toujours quatre vers de six, sept ou huit syllabes suivis d'un vers final de cinq syllabes.

⁴ Klephtis veut dire voleur en grec moderne.

Jetons à nouveau un regard aux vers de Calvos, et contemplons cette strophe particulière. Prenons ce beau poème qui porte pour titre « L'Océan » : La Liberté s'adresse à Océan dans cette Ode. On voit bien encore ici (comme ailleurs) Calvos s'inspirant d'Homère – inspiration revendiquée ouvertement : Calvos rend un grand hommage à Homère dans l'Ode « Eis Mousas » (« Sur les Muses »)⁵. ... Homère qui mettait en scène, puisant dans la mythologie, des entités naturelles personnifiées...⁶ Ici les entités « mythologiques » sont La Liberté et L'Océan. Citons quelques vers :

... « Océan, père des chœurs immortels, écoute ma voix, et accomplis les vœux ardents de mon âme.

« Je possédais en Grèce un trône glorieux ; depuis longtemps j'y vois siéger des tyrans ; prête-moi une main secourable, rends-moi mon trône⁷. ... »

L'ŒUVRE DE CALVOS

Andreas Calvos fait paraître son premier recueil de poésies (dix poèmes) à Genève en 1824 sous le titre : « I Lyra » (titre en français : « La Lyre patriotique de la Grèce »). La cité protestante l'avait accueilli alors qu'il venait de Florence d'où il avait été chassé en avril 1821 à cause de ses idées politiques. Genève était un foyer du philhellénisme. On peut citer au passage J.-G. Eynard, financier genevois très riche, qui a participé au combat des Grecs pour leur indépendance en leur envoyant des fonds (mais qui n'a jamais posé le pied en Grèce). Mais c'est en tant que réfugié politique italien qu'il est arrivé à Genève. Il a rallié le mouvement des « Carbonari », ce qui a conduit les autorités de Florence à l'expulser. Traqué et surveillé par toutes les polices d'une Europe majoritairement rangée derrière les principes de la Sainte-Alliance, Calvos apprend, en

⁵ En revanche Il n'y a pas d'hommage du même type rendu à Pindare, qui n'est nommé nulle part dans les vingt Odes, mais qui est cité en exergue du recueil, forme d'hommage également.

⁶ Autre manifestation de rattachement à Homère : l'idée de Calvos de présenter dans l'Ode « À la mort » une apparition de sa mère revenant des morts comme un spectre, est inspirée par la « Nekuia » du chant XI de l'Odyssée, où, mis en contact avec l'Au-delà, Ulysse, après avoir rencontré Elpénor, rencontre sa mère Anticlée.

⁷ Traduction G. Zoras.

arrivant à Genève, que la Grèce s'est soulevée, ce qui chauffe à blanc son patriotisme et fait vibrer ses idéaux, faisant naître en lui l'inspiration poétique qui donne naissance à son premier recueil. Ses odes en grec s'adressaient d'une part à un public lettré ou qui avait étudié le grec classique qui pouvait ainsi avoir accès sans trop de difficultés au texte, et bien sûr d'autre part, aux Grecs exilés, mais il s'agissait surtout de toucher le lectorat étranger, pour développer encore davantage le mouvement philhellénique.

Suit un deuxième recueil, que Calvos fait publier à Paris en 1826, appelé : « *Lyrika* » (traduit en français par « *Odes Nouvelles* »). Les deux recueils n'ont pas un grand succès dans le pays natal du poète (peut-être à cause de la forme métrique spécifique qu'a créée Calvos, qui a pu déconcerter). Pourtant ils ont été l'un et l'autre immédiatement traduits en français après leur publication, preuve qu'on reconnaissait qu'ils étaient en tout cas dignes d'intérêt pour le public francophone. C'est Costis Palamas qui contribue, tout particulièrement autour de 1880, à faire connaître, et reconnaître, en Grèce, la poésie de cet excentrique chanteur de la fierté nationale grecque ; il parvint à convaincre le monde des lettrés grecs et en partie le grand public du génie poétique de Calvos. Après ses vingt odes patriotiques, Calvos ne publiera plus aucun poème en grec. Sans doute estima-t-il, une fois la Grèce libérée, qu'il avait accompli sa mission, apporté sa modeste contribution au combat pour sa patrie et qu'il seyait désormais de se taire en tant que poète. Cela indique aussi sans doute que dans la démarche poétique qui avait été la sienne, Calvos voulait que la poésie en grec fût perçue comme reliée au sacré, et empreinte de gravité. Il ne s'agissait pas de galvauder le verbe poétique hellénique, ni encore moins de galvauder le récit de la geste et des sacrifices de ses compatriotes ; tout comme un tel récit mérite de belles strophes, la poésie hellénique mérite, elle aussi, d'être employée à chanter des hauts faits. Et indubitablement, ce qui frappe, dans les Odes, c'est un ton grave. Ce ton grave contrebalance l'excentricité de la métrique. Si la fantaisie est présente dans l'œuvre de Calvos, elle est néanmoins très « encadrée », et contrebalancée non seulement par le ton grave (et la régularité de la structure des strophes évoquée plus haut), mais aussi par le fond, par le récit et sa teneur souvent dramatique (et les faits évoqués sont réels, contrairement, par exemple, à certains écrits, fictifs, de Solomos sur le même sujet). Cette tragique réalité éclipse le caractère fantaisiste de la forme. Cet alliage inédit entre fantaisie et gravité donne un style qui peut paraître trop

recherché. Certains, comme Michel Grodent, se sont interrogés sur la nature véritable du style de Calvos : guindé et affecté ou spontané?

On notera que le Prologue aux odes du premier recueil comporte 21 vers. Ce nombre 21 renvoie à 1821, année du début de l'insurrection grecque. Ces 21 vers sont divisés en deux morceaux, de 9 et 12 vers. On peut se demander si le premier n'est pas une allusion à la devise de la Grèce insurgée, « *Elefthería i thánatos* » (« la liberté ou la mort »), qui comporte précisément 9 syllabes. Et le 12 est peut-être une allusion aux 12 districts des Balkans (renvoyant aux douze apôtres) définis par la « Philiki Etairia » (la « Société des Amis »), la société secrète qui avait œuvré pour une révolte des chrétiens orthodoxes des Balkans et par là-même pour la libération de la Grèce.

LE POÈTE-PATRIOTE

Calvos était proche par son engagement « poético-patriotique » de Dionysos Solomos qui écrivit et publia en 1824 ce qui est devenu l'hymne national grec (*l'Hymne à la Liberté*). Mais les deux poètes, tous deux natifs de Zante, ne se rencontrèrent jamais (que l'on sache), alors qu'ils vécurent simultanément à Corfou. Calvos fut en revanche très proche d'un autre grand poète de l'époque : le poète italien Ugo Foscolo, originaire lui aussi de Zante, dont la mère était grecque et qui l'engagea comme secrétaire en 1812 lorsqu'il avait vingt ans, à la mort de son père (disparition qui le laissait dans une situation financière difficile). Calvos était issu d'un père officier dans l'armée vénitienne et d'une mère d'origine aristocratique. Son père avait quitté sa mère lorsque Calvos avait dix ans, en 1802, et s'était établi avec ses deux fils en Toscane, à Livourne, où le jeune Calvos étudia l'Antiquité grecque et latine.

Après Livourne, Calvos vécut quelque temps à Pise, puis s'installa à Florence. C'est alors qu'il rencontre Ugo Foscolo. Foscolo partit en 1813 pour Zurich, puis il s'établit en 1816 en Angleterre. Calvos le suivait. Les deux hommes se brouillèrent en 1817. Calvos resta néanmoins en Angleterre jusqu'en 1820. Pour gagner sa vie, il eut alors différentes activités : il donna des leçons d'italien et traduisit en anglais des livres religieux en anglais, en grec et en italien.

Il ne fut pas très heureux en amour, épousant en mai 1819 une anglaise qui mourut en couches un an après leur mariage, puis nouant avec une élève une liaison qui tourna court rapidement, lui laissant l'impression d'un échec. C'est sans doute à cause notamment de cette rupture forcée

(les parents de la jeune femme étaient opposés à la relation de leur fille avec Calvos) qu'il quitta l'Angleterre en 1820 pour Florence. Après son séjour à Genève entre 1821 et 1825, il s'installe brièvement à Paris, puis en 1826, il retourne en Grèce, après vingt-quatre ans passés loin de sa patrie. Il se rend à Nauplie. Il découvre alors la réalité de cette guerre d'indépendance qu'il avait chantée dans ses Odes. Il est déçu par les luttes intestines entre différents partis que se livrent ses compatriotes, et se rend à Corfou (alors possession britannique), où il enseignera à l'Académie Ionienne jusqu'en 1836 – Calvos y enseigne notamment les mathématiques, matière dans laquelle il excellait. En 1852, à soixante ans, il quitte la Grèce et s'installe à nouveau en Angleterre avec une directrice de pensionnat anglaise rencontrée à Corfou, qu'il épouse en 1853. Il mourra dans ce pays en 1869.

On a parlé du « mystère Calvos », tant l'existence de ce poète fut originale, tant il fut seul (souvent volontairement), et singulier par le caractère mince de son œuvre en grec. En fait, un peu comme les textes ou les monuments antiques dont nous ne connaissons que leurs contours actuels, ce qu'ils sont devenus au travers du temps, Calvos nous apparaît lui aussi sous cette forme, et cette forme est celle d'un poète énigmatique, au caractère particulier, laissant une œuvre classique fortement teintée de romantisme. L'homme est comme l'œuvre, discipliné, droit, intransigeant, animé du goût de l'absolu. Discret et modeste aussi, ... et c'est ce qui contribue à amplifier le degré de mystère qui enveloppe son cas: on notera en effet qu'il n'a laissé aucun portrait ni aucun daguerréotype de lui ! Son apparence physique précise nous restera à jamais inconnue.

La poésie de Calvos, forme et fond confondus, est austère. On a parlé d'« inspiration mystique » ; et aussi d'une poésie « envoûtante » (Michel Grodent). Dimitri T. Analis a écrit de très belles choses sur Calvos. Il semble être un de ceux qui, parmi les commentateurs francophones, a le mieux perçu et le plus justement retranscrit ce qu'a été la démarche poétique de Calvos, ce qu'est sa poésie : il parle d'un style « strict, serré, aux exaltations hiératiques »⁸. « Il compose des odes dans lesquelles résonne l'épaisseur du temps ». Une des caractéristique des Odes en particulier a pu séduire et enthousiasmer : celle qui les innerve toutes : le double engagement politique et esthétique ; le fait que le lecteur se voit proposer à la fois un texte d'engagement politique fort et un

⁸ Cf. Calvos, Odes, traduites du grec par Ioannis-Andreas Vlachos, Préface de Dimitri T. Analis, L'Âge d'Homme-Indiktos, 1998, p.18.

texte soigné et finement ciselé sur le plan formel. Ce qui doit être noté encore pour finir, c'est que Calvos apprit, acquit sa propre langue, en même temps qu'il composa ses poèmes. Car à Zante, on parlait l'italien (l'italien de Venise), jusqu'à l'intérieur des maisons des Grecs du milieu de Calvos. Le grec était la langue que parlaient les commerçants entre eux, la langue avec laquelle on parlait aux domestiques, aux paysans ; ce n'était pas une langue dans laquelle on projetait naturellement de composer une œuvre littéraire. Calvos a d'ailleurs composé plusieurs écrits, dont principalement des pièces de théâtre, en italien. Calvos, à travers l'écriture de ses odes, a ainsi également, outre la dimension esthétique et patriotico-historique, œuvré pour élever la place occupée par la langue grecque.

Le grec des odes de Calvos est en fait une langue que le poète a, en mélangeant grec classique et savant et grec parlé, sculptée à sa manière. Son style spécifique est aujourd'hui apprécié en Grèce, les grands poètes Séféris et Elytis ont défendu son esthétique et ont vanté sa « modernité ». Un style bizarre est forcément moderne. Il apporte du nouveau, dérange, rebute de prime abord. Rappelons-nous aussi que le mélange entre antique et moderne (un des aspects bizarres de ses Odes) crée une tension (et est donc de nature à captiver un lecteur). Le mélange antique-moderne exprime aussi, comme déjà indiqué, la volonté de réunir la Grèce ancienne et sa lointaine héritière, éparpillée, différente, que des siècles d'occupation étrangère avaient séparées l'une de l'autre⁹. Le style de Calvos est bizarre, mais Baudelaire n'a-t-il pas écrit que « le Beau est toujours bizarre » ?

La poésie de Calvos n'est point éblouissante à chacune des strophes, mais il y a cette manière unique, prodigieuse, d'évoquer, avec des éclairs d'inspiration saisissants et dispersés qui, s'ajoutant les uns aux autres, en plus du concept global de ses Odes (une action politique militante ; avec un texte empreint de réflexions sur la vie individuelle

⁹ N'oublions pas que quand les Grecs sont tombés sous l'autorité des Turcs, ce n'était plus exactement « la Grèce », c'était la « Romania », l'Empire romain d'Orient, appelé byzantin, qui avait déjà subi près d'un siècle entier d'occupation franque de l'ensemble de son territoire sauf quelques régions ; Athènes (avec les territoires qui en dépendent) n'appartient plus à l'Empire byzantin depuis 1204, et restera en mains étrangères (franques, puis catalanes, puis florentines, vénitiennes et enfin turques) jusqu'en 1830 (sauf pour la courte période 1430-1456). Il faut lire l'*Hymne des siècles*, le beau poème de Costis Palamas sur la Grèce telle qu'elle est au XIX^{ème} siècle, bigarrée (« poikilè », dirait-on en grec ancien), sur le fait qu'elle est une somme d'apports étrangers successifs adjoints à un élément autochtone ayant résisté pour perdurer.

et le destin collectif), suscitent une émotion particulière et rendent l'œuvre attractive et prenante.

Outre la valeur littéraire indéniable de son œuvre, que j'ai tentée d'exposer dans cet article, ce qui donne une valeur toute singulière aux Odes de Calvos, c'est le fait que le poète ait écrit par conviction patriotique, dans un engagement politique, comme nous l'avons souligné, pour rendre hommage au combat des « pallikares » (dans une démarche poétique d'une authenticité exceptionnelle). Et c'est aussi le fait qu'on y perçoit la dimension « ethnique » du grec qui écrit avec tout son cœur et toute son âme, voulant voir sa grécité retrouver le rang qu'elle mérite à ses yeux à travers la lutte pour la libération du joug étranger et la création d'un Etat grec, lutte à laquelle il participe à sa façon.

Je retiendrai aussi de cette poésie l'aspect « historique ». Il n'est pas si fréquent que l'Histoire soit rapportée autrement qu'à travers de la prose. Autant qu'un poète, qu'un peintre (et qu'un sculpteur aussi d'une certaine façon), Calvos est également sans le savoir, sans le vouloir, un historien, puisqu'il mentionne, certes sans beaucoup de détails, les épisodes principaux du soulèvement de ses compatriotes de 1821 (jusqu'en 1826).